

Les mots de l'insoumis

Lydie Salvayre, *Pas pleurer*, Seuil, 2014, 278 p.

Daniel Letendre

Numéro 306, hiver 2015

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/72775ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (imprimé)

1923-0915 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Letendre, D. (2015). Compte rendu de [Les mots de l'insoumis / Lydie Salvayre, *Pas pleurer*, Seuil, 2014, 278 p.] *Liberté*, (306), 47-47.

Les mots de l'insoumis

Les adversaires de Franco sous la plume de Lydie Salvayre.

DANIEL LETENDRE

APRÈS avoir laissé la parole, dans *La compagnie des spectres*, roman publié en 1997, à une mère confondant les années malheureuses de la collaboration française et le présent, Lydie Salvayre donne ici le crachoir à une autre mère, la sienne, qui relate la courte épopée libertaire de l'Espagne pendant l'été 1936, juste avant que la guerre civile ne coupe court à cette révolution sociale. Au récit coloré de cette Montse de

quatre-vingt-dix ans qui abâtardit d'espagnol la langue française répondent des sections consacrées à

LYDIE SALVAYRE
Pas pleurer
Seuil, 2014, 278 p.

Georges Bernanos, confronté lors du même été aux atrocités commises par les phalanges chrétiennes au nom du Christ et de Franco. Pour le « monarchiste, catholique, héritier des vieilles traditions françaises » qu'il affirme être, l'expérience des exécutions sommaires d'agriculteurs par des milices qui se disent, comme lui,

catholiques, lui cause un dilemme moral et éthique dont il fera état dans *Les grands cimetières sous la lune*.

Salvayre pose dans *Pas pleurer* des questions essentielles sur la manipulation des masses par la rhétorique idéologique, qu'elle soit proférée par des individus convaincus ou des organes de presse, par des évêques ou des patrons. Plus précisément, l'écrivaine entend de souligner, par la figure de cette mère qui

Les mots ont le pouvoir de faire et défaire des empires.

a oublié tout ce qui a eu lieu après l'été 1936, la permanence troublante des formules politiciennes. Les mots ont le pouvoir de faire et défaire des empires, de provoquer la guerre ou la paix, de rassembler sous une idée ou sous une autre une communauté de gens. Or ils ont également le pouvoir de révéler à l'homme qui écrit les limites de ses convictions, au rhéteur la fugacité de la persuasion,

à la narratrice de *Pas pleurer* l'indistinction entre les idéologues d'hier et ceux d'aujourd'hui. S'il suffisait d'envolées lyriques bien senties, de quelques promesses ou de gros bons sens pour convaincre un jour les villageois de l'Aragon de mettre les terres en commun puis, le jour suivant, de se ranger derrière le rationalisme des préceptes staliniens, certains commentaires émis par la mère au fil de son récit donnent la mesure du cynisme contemporain à l'endroit de la classe politique : « Lui entend se porter au-devant des besoins du peuple (j'ai le sentiment d'entendre nos, dis-je. Ce sont les mêmes crapules, dit ma mère). »

Devant cette indifférence, voire ce mépris, envers les politiciens d'aujourd'hui, les passages sur Bernanos prennent tout leur sens. Car si les mots et les discours n'ont plus aucune valeur, si certains en font un usage qui pervertit jusqu'à leur signification profonde, la prise de parole de Bernanos révèle que les mots peuvent encore dénoncer cette inacceptable « trahison des clercs » envers le langage et ceux à qui il est destiné. **L**

L'esprit de famille

Louise Dupré évoque la présence de sa mère disparue.

LAURENCE CÔTÉ-FOURNIER

L'ACCUEIL critique enthousiaste réservé à *Album multicolore* est mérité : difficile de ne pas être bouleversé par ce portrait fragmenté d'une mère dont la fille fait le deuil. Les réflexions sur la mort et les legs qui traversent l'ouvrage parlent d'une angoisse universelle, celle de voir disparaître ceux qui nous ont donné la vie, leur monde perdu irrémédiablement avec eux et, avec ce monde, une part de notre identité. « Me voilà devant une réalité de plus en

plus vacillante », écrit Louise Dupré qui, pour préserver quelque chose de cette existence dont elle aura été témoin, réunit pêle-mêle dans son récit les détails comme les drames de sa mère, le bruit d'une pédale de machine à coudre, autant que les signes de la lucidité chancelante.

LOUISE DUPRÉ
L'album multicolore
Héliotrope, 2014, 268 p.

À travers ces fragments se trouvent aussi d'autres histoires et d'autres réflexions, qu'on aura peu soulignées, secondaires peut-être en comparaison de l'intensité du deuil vécu, mais qui hantent le texte en périphérie. À

la manière d'Annie Ernaux dans *Une femme*, autre récit d'une fille racontant sa mère décédée, Dupré montre que c'est aussi un rapport à l'histoire, inscrit à même les corps de ceux qui l'ont vécue, qui disparaît avec une génération : la tante dépressive, victime des tentatives ratées de la psychiatrie des années 1930 et 1940 pour lui redonner la santé par la camisole de force, les électrochocs et la lobotomie, sa maladie considérée alors comme un tabou ; la grand-mère Léda, dont l'hystérectomie réalisée avec les moyens du temps aura transformé irrémédiablement le caractère, la rendant nerveuse, malade, rébarbative, sans qu'on sache pourquoi ; la mère enfin qui, vers 1950, « explique la vie, d'une voix froide, comme une fatalité frappant les femmes depuis le commencement du monde », pour finir par parler désir et amour en riant quelques décennies plus tard. C'est la même femme, mais vue à deux moments de l'histoire séparés par le vent nouveau qui a balayé le Québec lors de la Révolution tranquille.

du même souffle les luttes souterraines et les victoires de l'esprit des membres de sa famille, des combats parfois difficilement perceptibles, et pourtant fondateurs. Ceci, non pas pour se targuer d'en avoir fini avec une époque de noirceur, mais surtout pour pointer ce qui, sans que nous en saisissons toujours la pleine portée, nous modèle et nous restreint, aujourd'hui comme naguère.

C'est la même femme, mais vue à deux moments de l'histoire séparés par la Révolution tranquille.

De l'éducation des filles, valorisée envers et contre tous par les femmes de sa famille, aux sympathies communistes du grand-père, révélées tardivement comme un secret, Louise Dupré éclaire son passé avec une humilité qui nous rend modestes face à notre propre présent et aux choix, personnels et collectifs, que nous faisons. **L**